

UN AMAS DE DÉTRESSE

Veuve depuis dix ans, Françoise, quarante-cinq ans, entendit un bruit de moteur. Agacée, elle alla voir à la fenêtre. Une voiture passait. Elle se précipita vers la porte et l'ouvrit pour sortir. On en parlait sans cesse. Exaspérant. Tous les voisins se passaient le mot. Mais eux n'avaient rien à perdre là-dedans, contrairement à elle. La quarantenaire observa la portière qui s'ouvrit et la femme, plus jeune et bien plus belle. L'une d'elles, encore. Les critiques et les rumeurs allaient, une fois de plus, s'en donner à cœur joie et les commérages en faire leurs choux gras. La quatrième cette semaine. La célibataire détestait se mêler des affaires d'autrui. De surcroît, elle haïssait l'homme qui vivait là où se rendait la nouvelle venue. Sauf, qu'il y avait l'enfant, Maggie. Ulcérée, Françoise entendait tout le mal qui se disait sur cette pauvre enfant à cause des incartades de son père. À chaque fois que ce sale type commençait à la draguer, elle se retenait de lui envoyer la paire de gifles qui la démangeait. La dame fit son chemin tranquillement. Françoise n'hésita pas deux secondes et la suivit, avec vigilance, pour ne pas être démasquée. Comme le lui soufflait ses soupçons, elle se rendait chez ce Boris qui lui sortait par les trous de nez. Celui-là, elle le donnerait bien volontiers à la police pour qu'il débarrasse le plancher.

Bientôt trois mois que les femmes faisaient la queue devant sa maison. Par-dessus le marché, la discrétion ne semblait vraiment pas être leur fort. On les entendait arriver à au moins six kilomètres du village et celle-là ne faisait rien pour en être une exception, comme si chacune considérait être la maitresse des lieux. La femme sonna à la maison de Boris. Françoise regarda de loin et la vit entrer. Elle tendit le cou pour apercevoir Maggie. Elle l'aimait bien cette petite, même si elle lui paraissait un peu trop taciturne et renfermée à son goût. Hélas, pas même un de ses cheveux. Dépitée, et déçue, Françoise fit demi-tour pour rentrer chez elle. Comme si cela ne suffisait pas, Emma, une des voisines, qui vivait avec son mari et son fils, lui sauta dessus.

— Tu as vu, il en a trouvé une nouvelle !

Son interlocutrice résista à lui lancer une insulte. Avec un ton calme en apparence, elle lui signala :

— Il n’y a pas de quoi se réjouir. Pense à sa fille.

Un sourire de travers tordit la bouche de l’autre villageoise.

— Ouais, cette pauvre gosse. N’empêche qu’elle est bizarre, celle-là aussi.

Françoise s’abstint de répondre et se dépêcha de rejoindre sa maison. La mégère lui lança dans son dos :

— Tu joues les sainte-nitouches, mais fais pas comme si j’avais rien vu. Ça pourrait bien être toi la prochaine que ce richard culbutera.

L’interpelée dut bien mettre toute sa volonté pour ne pas se retourner et répondre à cette provocation gratuite. Elle courut se réfugier derrière la porte de sa maison.

Honteuse et furieuse, le rouge aux joues, emplie d’un profond malaise, Françoise reprit son sang-froid vaille que vaille. Comme elle le haïssait cet homme ! Sale type ! Pourquoi faisait-il subir ça à sa fille ? Plus tard dans la journée, elle vit la voiture filer et disparaître au coin de la rue. Bon débarras ! Si seulement l’une d’entre elles pouvait songer à emmener Boris pour qu’il cesse d’empoisonner l’air du village. Seulement, il faisait partie des intouchables. La jeune quarantenaire savait pertinemment les risques encourus à force de résister à ses avances : c’est elle qui serait obligée de prendre la clé des champs. Françoise rumina, pendant quelques minutes, cette sombre perspective. La sonnerie de la porte d’entrée la ramena à la réalité du présent. Intriguée, elle alla ouvrir et eut l’agréable surprise de tomber sur la fille de Boris.

Elle lui sourit. Maggie la regarda, intimidée. L’habitante des lieux l’invita à entrer. L’enfant tritura ses doigts nerveusement.

— Je suis désolée de vous déranger.

— Mais pas du tout, ma chérie. Viens entre.

La fillette jeta un regard sur la pièce, indécise, au point d'être à deux doigts de s'enfuir. Finalement elle entra. Françoise ferma la porte.

— Viens, ma chérie. Je vais te préparer un chocolat chaud.

La jeune femme aurait tout donner pour voir un sourire sur ce petit visage mélancolique. Elle dévisagea l'enfant et aperçut une cicatrice sur son cou.

— Va t'asseoir dans la cuisine.

Maggie obéit sans dire un mot. Une grimace furtive déforma sa bouche. Françoise tenta de ne pas lui donner trop d'importance.

Son père lui a sans doute juste donné une fessée. C'est tout.

Maggie lui demanda :

— Vous ne le direz pas à mon père ?

La terreur, la vraie, pleine et entière. Françoise la sentit.

— Non, ma chérie. Cela restera entre nous.

Françoise résista à l'urgence de la prendre dans ses bras. Maggie resta immobile, Françoise ouvrit la porte, malgré la voix masculine et familière qui lui hurlait de l'empêcher de retourner chez son père.

Tu ne vois donc pas qu'il la terrifie. Il la maltraite. Tu le sais non ?

Oh, tais-toi !

Wilson recommençait à faire des siennes. Deux mois qu'elle n'avait pas eu sa visite. Françoise regarda la fillette qui s'éloignait.

Quand l'as-tu entendu rire ?

Ça ne veut rien dire. Tous les enfants ne sont pas expansifs.

Deux minutes passèrent à ce dialogue mental avant que Wilson ne jette l'éponge. Elle caressait le rêve que Boris soit arrêté et que Maggie vienne vivre avec elle. La dame revint

encore. Le lendemain, Françoise se réveilla ce matin-là dans une étrange humeur, un mauvais pressentiment qui l'avait maintenue éveillée presque la moitié de la nuit. Après une douche et un petit-déjeuner, elle se prépara et sortit.

Elle vit la dame qui se promenait avec Maggie. L'enfant, les yeux baissés, paraissait faire de son mieux pour apprécier la compagnie de cette adulte, mais le cœur n'y était pas. Celle-ci lui cria dessus et leva la main pour la gifler. Françoise intervint :

— Ne la touchez pas, sale garce !

Surprise, l'interpelée suspendit son geste et tourna la tête. Un éclat malveillant enlaidit son joli minois.

— Vous ! Tiens donc !

Maggie s'enfuit. La dame marcha droit vers Françoise et la toisa :

— Je sais qui vous êtes. Boris a des vues sur vous.

— On en est aux petits noms ? Ma pauvre, vous n'êtes pas la seule. Toutes les semaines, il emmène plusieurs nouvelles amantes dans son lit.

— Je le sais, figurez-vous. Nous nous croisons de temps en temps. Vous, vous êtes le dessert. Nous, le plat principal. Vous lui plaisez, mais vous manquez de consistance pour le rassasier.

Françoise faillit sortir de ses gonds et commettre un geste fort regrettable, qui ne lui aurait laissé aucun remord. Elle se planta devant cette bourgeoise, qui l'excédait, et articula ces mots.

— Je vous préviens que la fête ne durera pas longtemps. Il ne se préoccupe peut-être pas de Maggie, mais moi oui.

— Sa fille, cette petite peste. Il fait ce qu'il a à faire avec elle. Une raclée de temps en temps n'a jamais fait de mal. Mais ne vous inquiétez pas, nous faisons ce qu'il faut pour qu'elle se montre gentille avec lui et pour éviter ce genre de désagrément.

Françoise l'aurait étranglée là, en pleine rue, si cet acte libérateur ne devenait pas, par la suite, une source inépuisable de méchanceté et de calomnies répandues. La dame s'en fut avec mépris. Wilson en profita pour faire son malin.

—*Si toi tu es le dessert et elles le plat principal, devine qui est le hors-d'œuvre ?*

Françoise l'ignora et s'éloigna pour retrouver Maggie. Avec joie, elle l'aperçut devant sa porte. La fillette sécha ses larmes. Sa sauveuse l'invita à rentrer chez elle. Le cœur lourd, elle la regarda ensuite s'en aller. Deux jours plus tard, une dame inconnue arriva. Françoise soupira et chercha comment y mettre un terme.

Vers dix-huit heures, des hurlements résonnèrent dans la maison de Boris. Folle d'angoisse, Françoise se précipita et pénétra dans la maison. Elle reconnut cette voix, ces cris, ces pleurs, ceux d'un enfant, d'une petite fille. Elle se précipita à l'étage. Wilson s'en donna à cœur joie dans sa tête et déclama à répétition cette phrase insupportable :

Je te l'avais bien dit.

Françoise lutta contre une violente envie de pleurer. Elle s'agenouilla près de Maggie et enfin la prit dans ses bras. Françoise attendit un peu, que les curieux soient partis, et emmena la petite chez elle. Alors qu'elle lui faisait prendre un bain, Françoise comprit la vérité et n'eut pas besoin de voir plus loin que les blessures sur son corps. Wilson se déchâfna et hurla dans sa tête :

Il l'a violée ! Il l'a violée !

La quarantenaire sentit à quel point l'enfant souffrait. Pauvre petite Maggie ! Elle ne la laisserait pas avoir mal, plus longtemps.

Elle put se réjouir le lendemain, lorsqu'une dame, qui se présenta devant la maison de Boris, trouva porte close. Wilson chanta :

Tout est bien qui finit bien. Tout est bien qui finit bien.

Françoise s'attrista un peu, à la pensée de Maggie enterrée dans son jardin.